



SERGE NAJJAR, PAPER CLIP, 2013

BEYROUTH LA VILLE OÙ TOUT A COMMENCÉ



42← beaucoup plus grandes et riches ne pouvaient que lui envier.

Mais tout cela peut changer. Du jour au lendemain. Le Liban est loin d'être un pays de cocagne. Il a de graves défis internes et externes à relever, à un moment où sa classe politique, inadaptée et totalement inefficace, est encore plus inconsciente que d'habitude. Les années qui viennent de s'écouler ont vu l'instabilité augmenter et la terreur menacer, alors que le chaos et les massacres s'intensifiaient chez nos voisins. Pour l'heure, cependant, le sol tremble mais les murs ne cèdent pas.

Divisé, source de divisions, en proie à des conflits permanents, le Liban est un pays essentiel car, pendant toute son existence et plus particulièrement ces quarante dernières années, il n'a cessé de se poser et de se reposer les questions qui obsèdent aujourd'hui presque tous les pays de la région, à savoir : qui sommes-nous, que voulons-nous, où allons-nous, quelle importance accorder à la diversité, comment mener une existence équitable malgré nos différences, que signifient l'égalité, la tolérance et l'acceptation ?

Si délirante, confuse, déglinguée et fantasque soit-elle, la petite ville de Beyrouth est le véritable centre de la région et offre une indication de ce que nous pourrions – et peut-être même devrions – faire dans l'avenir, tant au niveau régional que mondial. C'est un creuset de presque tous les mouvements en -isme qui mettent le monde à feu et à sang, un exemple des limites de l'initiative privée et du besoin d'un gouvernement central, un hommage à la beauté et à la diversité. Ne nous y trompons pas : Beyrouth, ville millénaire, mélangée, pêle-mêle, pourrait fort bien être un modèle pour le monde.

—Warren Singh-Bartlett*

Publié le 4 octobre 2014

* Ce texte a été publié sur le site Internet de l'auteur, un journaliste anglais installé à Beyrouth depuis 1998.



SERGE NAJJAR, PARALLEL WORLDS, 2014

Attention, chantiers culturels !

Musées, mécènes, collectionneurs, galeries, artistes : la capitale libanaise a les atouts nécessaires pour regagner son titre de phare de la culture arabe, perdu lors des années de guerre.

—Al-Monitor (extraits) Washington

Les bouleversements culturels dont Beyrouth est le théâtre sont parmi les plus intéressants à observer au Proche-Orient. Cette ville jadis dynamique, mais dont le nom était depuis quarante ans devenu synonyme de guerre civile, d'attentats et d'assassinats, semble en passe de récupérer son statut de bijou de la culture arabe.

Le plus impressionnant, toutefois, c'est que cela se produise en dépit – ou peut-être à cause – des dysfonctionnements du gouvernement. Car, contrairement à ce qui se passe dans les villes du Golfe, ce bourgeoinement culturel n'est que très peu encouragé par l'Etat, qui s'est concentré sur la remise en état et la réouverture du Musée national de Beyrouth [consacré à l'archéologie], gravement endommagé par la guerre.

Des musées privés doivent prochainement accueillir les collections de grands mécènes, comme celle du Palestinien Ramzi Dalloul. Avec ses 3 300 œuvres, celui-ci a probablement réuni la plus grande collection privée d'art moderne et contemporain arabe. Le magnat du luxe Tony Salamé, quant à lui, a confié à l'architecte Zaha Hadid la conception d'un grand magasin qui comprendra également un espace de 3 000 mètres carrés où sera exposée sa collection de 1 000 œuvres. La fondation Saradar, créée en 2000, compte construire un musée privé pour accueillir sa collection d'œuvres libanaises. Un autre musée appelé Beirut Contemporary, qui devrait ouvrir ses portes en 2020, a organisé récemment une vente aux enchères pour assurer son financement. Celle-ci a permis de récolter près de 1 million de dollars [916 000 euros].

Les institutions financières libanaises jouent également un rôle important dans

cette renaissance culturelle. En 2013, l'université américaine de Beyrouth (AUB) a ainsi inauguré l'AUB Byblos Bank Art Gallery, un an après avoir reçu en donation 60 œuvres de pionniers de l'art moderne libanais.

A l'inverse de certains pays du Moyen-Orient, où le marché de l'art repose sur de rares acheteurs, les collectionneurs sont légion au Liban. Dans son numéro de septembre 2014, *Le Commerce du Levant* présente plusieurs grandes collections, entre autres Souheid (50 œuvres), Maktabi (70 œuvres), Saadé (140 œuvres), Karabajakian (600 œuvres), Jabre (200 œuvres), Nahas (non précisé) et Ramzi Saidi (600 œuvres). Les nombreuses galeries d'art privées qui ont poussé à Beyrouth depuis dix ans facilitent certainement la tâche de ces collectionneurs.

Le Liban compte également toute une série d'espaces artistiques à but non lucratif. Ouvert en 2009, le Beirut Art → 46

Quinze ans de guerre et des séquelles

Le 13 avril 1975, un bus de Palestiniens est attaqué dans la banlieue chrétienne de Beyrouth. C'est le début de la guerre civile, qui va faire 200 000 morts et ouvrir la porte à des phénomènes alors inconnus au Proche-Orient.

Les leçons de l'horreur

Quels qu'en aient été les effets dramatiques, nous devons une fière chandelle à la guerre du Liban, guerre à la fois civile et régionale. Elle nous a rendus plus intelligents. Elle a éclaté alors que notre pays était engagé dans un processus de modernisation trépidante, avec l'émergence d'une classe moyenne. Elle nous a immunisés contre les simplifications qui consistent à dire que la barbarie surgit là où il n'y a pas de progrès. Car nous étions sur la voie du progrès. Pourtant [nous avons commis des actes de barbarie] tels que des assassinats et des enlèvements sélectifs, selon l'appartenance

confessionnelle. Cette guerre a éclaté alors que Le Liban chantait à l'unisson : "Nous sommes unis, [chrétiens et musulmans]. Rien ne peut nous diviser." Son déclenchement est aussi lié à la question palestinienne [les chrétiens libanais ne supportaient plus la mainmise des combattants palestiniens sur le pays]. On disait pourtant que cette question faisait l'objet d'une union sacrée. Depuis, nous doutons de tout ce qui est sacralisé et censé faire l'unanimité. Et, partant, de tous les discours idéologiques en général. L'auteur de ces lignes a lui-même passé quarante ans à discuter avec des Irakiens, des Soudanais, des ex-Yougoslaves et enfin des Syriens. Tous lui assuraient que leur pays ne souffrait pas de la maladie du confessionnalisme. Ils l'accusaient de souffrir d'une pathologie libanaise qui voudrait tout ramener à l'expérience du pays du Cèdre. Malheureusement, il s'est avéré chaque fois que cette pathologie était bien partagée. Les Libanais sont devenus des spécialistes assermentés du confessionnalisme. Ils savent gratter le vernis de tout discours ronflant de verve patriotique. Mais cette intelligence ne fonde rien. Elle reste impuissante. Le seul profit que les Libanais en ont tiré est qu'ils comprennent mieux que les autres peuples de la région les avantages de partir loin.

—Hazem Saghieh

Al-Hayat (extraits) Londres
Publié le 29 décembre 2014



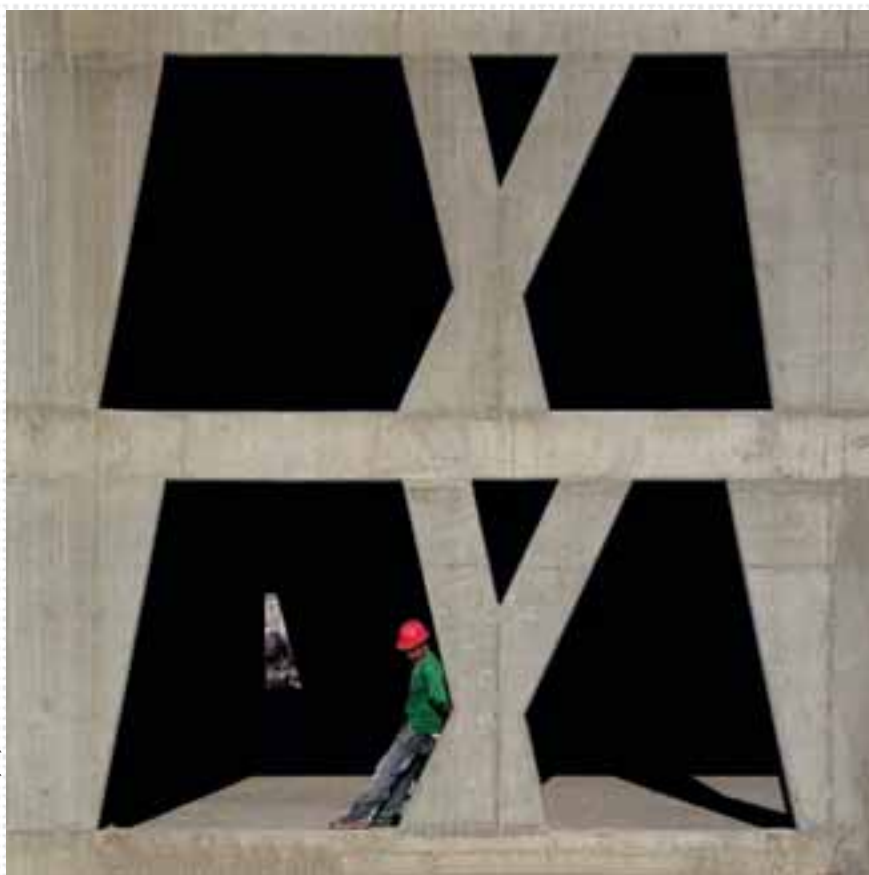
SERGE NAJJAR, THREADS, 2014

L'islamisation en marche

En 1982, les catholiques représentaient un quart des habitants de la ville de Baalbek [est du Liban]. A l'école, notre enseignant favori était Jean-Pierre. Il nous apprenait les maths et les sciences, était un pianiste de talent et jouait de l'accordéon lors des sorties scolaires. Vers la fin des années 1980, il est devenu animateur de radio. Pendant les vacances de Noël, il a passé des chants de Noël qui ont déplu à des miliciens chiites : ils ont envahi son studio, détruit son matériel et l'ont pris en otage. Après sa libération, il s'est exilé quelque part en Europe. Bien des années plus tard, il est revenu à Baalbek pour l'enterrement de sa mère mais, comme on lui a fait comprendre qu'il n'était pas le bienvenu, il est parti sans regarder en arrière. Cette histoire recoupe celle de la population non musulmane du pays. Quand la France a créé le Liban, en 1920, elle l'a présenté comme un pays chrétien. En 1987, ma famille s'est installée à Beyrouth. Dans la ruelle où nous habitons, il y avait 2 bâtiments de 21 appartements au total. Trois seulement étaient occupés par des familles musulmanes, les autres abritaient des maronites, des catholiques, des Arméniens, des Grecs orthodoxes, des Druzes et des juifs. Quand des miliciens frappaient

aux portes, nous nous arrangeons pour que des hommes de même confession qu'eux aillent ouvrir : des Druzes renvoyaient les miliciens druzes, des chiites les miliciens chiites, etc. Pendant la guerre civile, la dégradation des conditions politiques, économiques et sociales a poussé les non-musulmans à quitter Beyrouth-Ouest. La plupart se sont établis dans les enclaves chrétiennes de l'est du pays, et des musulmans, principalement des chiites fuyant l'enfer du Liban du Sud, se sont installés à leur place. L'islamisation du Liban n'a rien de répréhensible en soi, mais elle implique une perte de diversité et un déclin de la tolérance. Les chiites du Liban du Sud ont interdit la vente d'alcool à partir des années 1980, et, pour ne pas être en reste, les sunnites de Tripoli et de Sidon ont interdit l'alcool et censuré ses publicités. Aujourd'hui, dans la ruelle où j'ai grandi, seuls 3 des 21 ménages sont chrétiens. Le plus jeune a l'âge de la retraite, sa fille vit à Genève. Les deux autres sont des veufs de plus de 80 ans. Lorsqu'ils disparaîtront, leurs enfants se souviendront de notre ruelle avec un sourire. Quand ces enfants disparaîtront à leur tour, les souvenirs s'effaceront et le Liban sera devenu un pays musulman parmi d'autres du Moyen-Orient.

—Hussain Abdul-Hussain
Now. (extraits) Beyrouth
Publié le 5 janvier



SERGE NAJJAR, XY, 2013

44 ← Center (BAC) accueille sur ses 1 486 mètres carrés de surface certaines des expositions collectives d'art contemporain les plus pointues du Moyen-Orient. La Maison rose, qui se dresse dans le centre de Beyrouth depuis 1882, a été rachetée [par des promoteurs immobiliers] et accueille des expositions temporaires en attendant sa transformation en musée. Également dans le centre, The Mansion, une villa des années 1930 abandonnée, a été rouverte en 2012 et propose désormais résidences, projections et expositions, tandis que le Macam, une ancienne usine, est désormais célèbre pour ses sculptures.

Les architectes Makram El-Kadi et Ziad Jamaledine, du cabinet Left, ont réinventé un ancien centre d'exposition pour en faire le Beirut Exhibition Center, dont les 1 200 mètres carrés ont accueilli des expositions solo du peintre syrien Marwan et de la Palestinienne Samia Halaby, ainsi que plusieurs expositions collectives, par exemple "L'art dans l'Irak d'aujourd'hui" et "Pont pour la Palestine". De fait, les centres d'art semblent pousser comme des champignons au Liban, même à Dahiyeh, le bastion du Hezbollah, où Le Hangar présente des projets artistiques d'avant-garde depuis 2005.

Les centres d'art poussent comme des champignons, y compris à Dahiyeh, le bastion du Hezbollah



SUR NOTRE SITE
courrierinternational.com

Retrouvez une sélection
des meilleures photos de Beyrouth
prises par Serge Najjar.

Le collectionneur

JOHNNY MOKBEL

Le 18 mars, la vente de 14 de ses tableaux à Christie's Dubaï a fait sensation. *Babel*, une œuvre de Bruegel du Libanais Ayman Baalbaki, s'est envolée pour 448 000 euros, soit 142 % de plus que les estimations initiales. Johnny Mokbel a débuté sa collection en 1999, avec l'achat de deux huiles de Paul Guiragossian. Il s'est spécialisé dans l'art libanais, au point d'être qualifié d'amateur d'art "patriote" par *L'Orient-Le Jour*. "Comme tout le monde, je râle, je tempête contre ce pays, son instabilité, son anarchie... Mais je réalise à quel point j'y suis attaché lorsque je rechigne à vendre un de mes tableaux à un non-Libanais", fait valoir l'homme d'affaires.

L'artiste

AKRAM ZAATARI

Sur les décombres de la guerre civile a écloso une nouvelle génération d'artistes. Beaucoup se sont fait un nom à l'étranger, profitant de l'attrait du monde de l'art pour la production arabe contemporaine : Walid Raad, Marwan Rechmaoui, Lamia Joreige... Akram Zaatari, né en 1966 à Sidon, a vu ses travaux exposés au Centre Beaubourg (Paris), au MoMA (New York) ou encore à la Biennale de Venise. Établi à Beyrouth,

ce photographe et vidéaste est "l'un des plus influents artistes de sa génération", affirme *L'Orient-Le Jour*. Centré sur la vie politique et sociale du Liban, "son travail gravite autour de la mémoire et des archives, dont il s'attache à extraire des vérités passées inaperçues et auxquelles il offre une nouvelle vie au présent", décrit le quotidien. Zaatari est l'un des fondateurs de la Fondation arabe pour l'image.

L'institution

LE MUSÉE SURSOCK

Il doit rouvrir en octobre, après huit années de fermeture pour travaux. "Bien qu'il n'ait jamais fermé ses portes durant la guerre civile, le musée Sursock avait beaucoup perdu en pertinence. Aujourd'hui, après des années de délais, de revers et d'imprévus, la Belle au bois dormant de la scène culturelle libanaise est sur le point de se réveiller", prévient *The Daily Star*. Inauguré en 1961, ce musée d'art moderne est hébergé dans l'ancien hôtel particulier du banquier et mécène Nicolas Sursock. Le gouvernement a cofinancé les travaux de rénovation et d'extension, qui s'imposaient. Pour sa réouverture, le musée proposera une exposition consacrée à Beyrouth et à ses représentations dans l'art, de 1800 à 1960.

Les institutions culturelles panarabes ont également leur place à Beyrouth, peut-être parce que les autorisations sont relativement faciles à obtenir. Créée en 1997, la Fondation arabe pour l'image a pour objectif de collecter et conserver des photographies venant du Moyen-Orient et de la diaspora arabe. Son fonds compte 600 000 pièces. Le Liban accueille également le Fonds arabe pour les arts et la culture, qui a été établi en 2007 pour financer des projets individuels dans des domaines allant des arts visuels et de la scène au cinéma et à la littérature.

Mais, même si l'humeur est à la culture, les ambitions de Beyrouth en la matière se heurtent toujours à des obstacles. Le gouvernement s'est contenté d'expédier les affaires courantes pendant la plus grande partie de l'année 2013 et le pays n'a pas de président depuis mai 2014. Les infrastructures, électricité et téléphone entre autres, sont dans un état lamentable. De plus, un gros nuage d'incertitude politique plane sur le pays. Récemment, un gros marchand d'art nord-africain confiait à *Al-Monitor* qu'il appréhendait de vendre des œuvres importantes à un grand collectionneur résidant au Liban. "On ne sait jamais ce qui peut se passer là-bas. Je ne veux pas que l'histoire de mon pays disparaisse", a-t-il précisé. Ce n'est malheureusement pas un risque

exagéré. Dans les années 1970, deux cents artistes du monde entier, parmi lesquels les Irakiens Dia Azzawi et Kadhim Haidar, les Marocains Mohamed Chebaa et Mohamed Kacimi, avaient offert des œuvres pour constituer un musée de la Palestine en exil. Celles-ci, présentées en 1978 à Beyrouth, dans le cadre de l'Exposition internationale d'arts plastiques pour la Palestine, ont été détruites lors du siège israélien de 1982 [le 6 juin, l'armée israélienne avait envahi le sud du Liban, officiellement pour faire cesser des attaques lancées par l'organisation palestinienne OLP].

Toutefois les Libanais sont tenaces. Ils ont surmonté bien des tempêtes dans le passé et bénéficient d'un réseau inégalé d'émigrés dans le monde entier. Beyrouth demeure en outre la seule ville du monde arabe où l'on peut présenter au public, sans craindre de représailles, des œuvres qui abordent des sujets tabous comme la nudité, l'homosexualité, la drogue, la prostitution, ou qui traitent de politique sans concession. Son ouverture constitue véritablement une bouffée d'air frais dans cette région où la liberté d'expression est étouffée et où massacres et violations des droits de l'homme sont monnaie courante.

— Sultan Sooud Al-Qassemi

Publié le 3 mars



SERGE NAJJAR, TRINITY, 2014

LE PHOTOGRAPHE

Avocat de profession, le Beyrouthin Serge Najjar poste depuis 2011 des clichés de sa ville sur Instagram. Son travail est régulièrement exposé dans des galeries du monde entier.



SERGE NAJJAR, ESCAPING FLATLINE, 2013

Le centre-ville et ses fantômes

Ravagé par la guerre civile, reconstruit à grands frais, le centre historique de Beyrouth ne fait pas l'unanimité. Trop cher, trop contrôlé, sans âme, il est déserté par les jeunes Libanais.

—As-Safir Beyrouth

Des boutiques de luxe alignées les unes à côté des autres. Leurs propriétaires sortent de temps à autre sur le pas de la porte et scrutent les passants. Si passants il y a. Ils attendent des clients. Nous n'en avons jamais vu, de clients. Les cafés sont occupés pour l'essentiel par les employés de ces boutiques, les quelques rares consommateurs se comptant sur les doigts d'une main.

Au bout de la rue, une place. Au cœur de la journée, elle est quasiment vide. Le calme n'est perturbé que par des pigeons qui s'envolent par-ci par-là et par les cris d'enfants qui font des courses à vélo ou poursuivent les pigeons. Et à chaque intersection, un vigile vient vous demander ce que vous faites là.

Bienvenue dans le centre-ville de Beyrouth, *woust al-balad* en arabe. Autrement appelé quartier Solidere [d'après le nom de la Société libanaise pour le développement et la reconstruction, chargée de reconstruire le centre-ville après la fin de la guerre civile,

en 1990]. Appelez-le comme vous voudrez, ça ne change rien à l'essentiel : un centre-ville devrait grouiller de monde.

Ziyad est surpris quand on lui demande si cela lui arrive d'y aller avec ses amis. Il a l'air de n'y avoir jamais songé. "Le centre-ville ne fait jamais partie des endroits que nous proposons pour sortir. Nous avons même oublié qu'il existe. C'est un endroit qui n'est pas fait pour nous. Il est fait pour ceux qui sont nés avec une cuillère d'argent dans la bouche. Nous n'avons jamais eu le sentiment d'y être à notre place. En plus, tout y est cher. Nous, les étudiants, nous préférons le quartier de Hamra", soupire-t-il.

Histoires tristes. Pour Rami, c'est surtout un endroit photogénique. Le jeune homme d'une vingtaine d'années a pour passion la photographie, et le centre-ville est pour lui le lieu tout indiqué pour exercer son talent. Mais en même temps, il n'assume pas entièrement : "Ces photos rencontrent beaucoup de succès quand je les mets en ligne sur les réseaux sociaux, précise-t-il. Mais quand

Pour en savoir plus

L'ANCIEN CENTRE HISTORIQUE

Avant la guerre civile, le centre de Beyrouth, ouvert sur la Méditerranée, était le cœur vibrant de la ville. Centre commercial, financier et administratif, il était situé à la confluence de quartiers de diverses communautés religieuses et ethniques.

CAP SUR LE FRONT DE MER

Lorsqu'il est arrivé pour la première fois au pouvoir, en 1992, l'ex-Premier ministre Rafic Hariri a fait de la reconstruction du Liban sa priorité. Son grand-œuvre devait être la reconstruction du centre-ville de Beyrouth. A cette fin, le milliardaire a fondé en 1994 une société anonyme, la Société libanaise pour le développement et la reconstruction (Solidere).

A l'actif de celle-ci : l'immense mosquée Mohammed Al-Amin, inaugurée en 2008, et la rénovation de la Corniche de Beyrouth, célèbre promenade de bord de mer. Des gratte-ciel et édifices de prestige sont venus remodeler le panorama, comme le Beirut Exhibition Center, inauguré en 2010.

TOUS UNIS CONTRE SOLIDERE

Après l'assassinat de Rafic Hariri, en 2005, la famille de celui-ci est restée actionnaire majoritaire de Solidere. Mais, dix ans plus tard, cet héritage en embarrasse certains. La société, accusée d'enlaidir le centre-ville, a mauvaise presse. Les polémiques sont devenues telles que même le Courant du futur, le parti fondé par Rafic Hariri et désormais dirigé par son fils Saad, prend ses distances avec la société. A en croire le quotidien beyrouthin *Al-Akhbar*, les cadres de la formation reprochent à la société d'"empêcher le centre-ville de devenir un lieu à même d'attirer touristes et investisseurs, contrairement à ce qu'ambitionnait le Premier ministre assassiné".

À LIRE

Histoire de Beyrouth, de Samir Kassir (éd. Fayard, 2003)

L'historien beyrouthin, assassiné en 2005, raconte comment sa ville est devenue au XIX^e siècle un espace de modernité en terre arabe.

SOURCES



TROIS MÉDIAS EMBLÉMATIQUES

AS-SAFIR

Quotidien
www.assafir.com

Fondé en 1974, "L'Ambassadeur", titre arabophone, est le deuxième quotidien libanais après *An-Nahar*. Financé à l'origine par la Libye, ce journal de gauche défend aujourd'hui les thèses de l'axe Téhéran-Damas. Depuis 2006, il est concurrencé par *Al-Akhbar*, qui défend les mêmes thèses sur un ton plus militant.

L'ORIENT-LE JOUR

Quotidien
www.lorientlejour.com

Il est né en 1970 de la fusion de deux quotidiens de langue française, *L'Orient* et *Le Jour*. Après avoir perdu en pertinence durant la guerre civile, il a su rebondir et devenir le média le plus intéressant du pays. Il rivalise en prestige avec *An-Nahar*, le principal quotidien arabophone (et qui est son actionnaire majoritaire).

LBC

Chaîne de télévision
www.lbcgroup.tv

Lancée durant la guerre civile pour être le porte-voix des Forces libanaises (chrétiennes), la Lebanese Broadcasting Corporation a été le premier média à briser le monopole de l'Etat sur l'audiovisuel. Cette chaîne arabophone est la première chaîne privée libanaise.

je dis que c'est Beyrouth, je sais au fond de moi que ce n'est pas vrai. Ce n'est pas Beyrouth. A quelques kilomètres de ce centre bien propre, il y a des quartiers qui se construisent de manière anarchique et où les gens manquent de tout. Derrière chacune des façades resplendissantes du centre-ville ont été camouflés les souvenirs et les histoires tristes de beaucoup de gens."

"Où vas-tu ?" demande à Zeina un vigile payé par la société Solidere, posté à l'entrée du quartier. "Ça m'a choquée. Je suis censée avoir le droit de me promener dans le centre-ville sans qu'on me pose des questions. C'est un lieu public où j'ai la liberté de faire ce que je veux. C'est la première fois que j'y viens, et je pense que cela sera la dernière. Je n'ai aucun plaisir à me promener dans un endroit entouré de fils de fer barbelé, de blocs de béton et de marquages jaunes au sol. De toute évidence, c'est un lieu réservé à une 'élite'. On vous regarde comme si vous veniez d'une autre planète." Et d'ajouter : "En plus, c'est une ville fantôme. Les fenêtres sont toujours fermées et jamais personne ne sort sur les balcons. Les appartements sont donc vides ? Une ville parfaite, mais sans habitants. Un paradis où personne n'entre."

Certes, diront les uns, le fait d'avoir reconstruit ce centre [historique] valait mieux que de laisser les ruines de la guerre. Mais, ajouteront les autres, cette reconstruction n'a concerné que le bâti, tandis que le facteur le plus important a été négligé : l'humain. "C'est comme si nous avions refait la façade d'un magasin mais laissé l'intérieur en ruine, puis posé quelques objets précieux dans la vitrine, tout en précisant 'interdit de toucher'."

—Malak Faqih
Publié le 13 janvier